Bulletin météorologique.

Washington, 5 juillet — Indications pour la Louisiane—Temps beau ; vent variable tournant au sud.

L'ECRASEMENT.

Après la victoire foudroyante de la flotte de l'amiral Sampson, qui n'est que la répétition exacte, dans les Antilles, de celle de l'amiral Dewey, qui a signalé le commencement de la guerre, dans les Philippines, on aurait pu croire qu'il y aurait un certain temps d'arrêt, du côté des vainqueurs, comme du côté des vaincus, ne fût-ce que pour reprendre un instant haleine. Il n'en est rien. Les américains poursuivent le cours de leur succès avec une rapidité presque sans exemple.

Le lendemain même de la destruction de la flotte de Cervera, ils demandaient la reddition de Santiago de Cuba, sous peine d'un bombardement immédiat.

Ne pouvant recourir à ce dernier moyen, parce que les lois de la guerre les en empêchent, ils en profitent pour envoyer, sans perdre une minute, de puissants renforts au général Shafter qui va pouvoir bientôt écraser les espagnols sur terre, comme Sampson et Dewey les ont déjà écrasés sur mer.

Dans une pareille situation, toute lutte devient impossible. C'est aujourd'hui l'opinion unanime des deux côtés de l'Atlantique, parmi les amis de l'Espagne, comme parmi ceux des Etats-Unis.

La paix! tel est le cri que poussent les journaux de tous les pays. Nous avons sous les yeux, en ce moment, et sur ce sujet, un article du "Temps", de Paris, qui est aussi éloquent que significatif.

Assez de sang versé sur les champs de bataille! Assez de destruction de navires, de ports et d'existences humaines! Que l'on déclare l'honneur satisfait et que l'on fasse cesser cette lutte atroce! Il faut que les puissances, le pape et autres, fassent entendre raison à l'Espagne et l'empêchent de consommer sa perte. Telle est, à l'heure qu'il est, la note vraie de l'opinion publique.

La croissance des enfants.

Nous avons parlé, il y a quelque temps, de la croissance des arbres. Un médecin anglais s'occupe à présent de la croissance des enfants, et il conclut au même curieux résultat, à savoir que le développement du corps et des membres s'opère surtout durant les heures de nuit.

Mais son travail nous apprend bien d'autres choses encore.

Pour les garçons, l'année où ils croissent le plus est la dix-septième; pour les filles, l'année de développement physique maximum est la quatorzième. En général, les jeunes filles atteignent leur taille définitive à quinze ans; les jeunes gens doivent attendre jusqu'à vingt ans.

Sous le rapport de la force, mesurée au dynamomètre, les garçons sont plus vigoureux que les filles, toutes choses égales d'ailleurs, jusqu'à l'âge de onze ans. A partir de ce moment et pendant environ six années, les jeunes filles sont plus fortes physiquement que les garçons. Vers dix-huit ans, la force est à peu près égale dans les deux sexes.

Enfin, et ceci n'est pas l'observation la moins intéressante, en hiver les enfants croissent très peu en taille et en poids; d'avril à juillet, ils augmentent en taille et perdent en poids; de juillet à novembre l'accroissement de la taille est nul, tandis que l'augmentation de poids est assez sensible.

DE Mazas à la Santé.

Paris ne possédera bientôt qu'une prison, plus exactement qu'un établissement pénitentier, la Santé; la Conciergerie, Saint-Lazare et le Dépôt seront conservés avec une affectation spéciale, mais la Roquette, Sainte-Pélagie et Mazas auront disparu lorsque finira l'année courante.

L'adjudication des travaux de démolition de Mazas est annoncée pour le 7 juillet, et la maison est évacuée déjà. Nous avons raconté comment les détenus en étaient extraits, à la fin du mois dernier, et conduits à la Santé, par petits convois. Aujourd'hui la vieille prison noire du boulevard Diderot —elle date de mai 1850—est fermée définitivement, et son ancien directeur, M. Renaird, a lui même terminé son installation dans le nouvel établissement du faubourg Saint-Jacques. Mazas est désert, lamentablement désert.. Nous avons visité ses vastes cours sombres et tristes, bordées de hautes murailles nues, et tant de matériaux poussiéreux, de décombres entassés, envahissent les immenses bâtiments abandonnés, qu'on se croirait en quelque lieu de mortel exil, délaissé depuis un siècle.

Rien d'aussi coquet et d'aussi luxueux, au contraire, que la nouvelle Santé. Plusieurs millions ont été dépensés, par la ville de Paris et l'Etat, pour transformer les antiques locaux et faire de la Santé la prison moderne par excellence. On y a réussi pleinement.

D'autre part, les bâtiments que l'administration pénitentiaire fait construire à Fresnes-les-Rungis, un peu au de là de Bourg-la-Reine, seront achevés vers l'automne. A cette époque, voici comment le service des prisons sera réglé pour le département de la Seine:

Tous les condamnés à quelque peine dépassant six mois de prison recevront asile à Fresnes, où de très vastes et de très beaux bâtiments auront été construits. Les prévenus et les condamnés à des peines minimes seront retenus à la Santé, qui doit recevoir aussi les condamnés à mort. Enfin, des maisons de rapport s'élèveront sur les terrains rasés qu'occupent aujourd'hui Mazas, la Roquette et Sainte-Pélagie. Le produit de la vente de ces terrains compensera les dépenses que la transformation de deux autres nouveaux établissements pénitentiaires aura nécessitées, et tout le monde aura gagné dans cette heureuse combinaison.

Une visite rapide à la prison nouvelle de la Santé nous permettra de constater combien l'aménagement qui s'achève est heureux, en effet. Ces deux termes de «coquet» et «luxueux», appliqués tout à l'heure à l'établissement du boulevard Arago, peuvent paraitre assez imprévus et méritent sans doute qu'on les justifie.

C'est tout au fond du faubourg Saint-Jacques, à l'extrémité lointaine de la rive gauche, que s'érige la Santé. On n'a pas encore songé à la réalisation, pour les pénitentiers, du système des «portes ouvertes» que M. Edouard Toulouse, le savant aliéniste, préconise pour certains hospices d'aliénés. Aussi des murs entourent-ils la prison, des murs hauts, grisâtres et d'aspect pas réjouissant du tout, convenons-en. Mais ce sont des murs derrière lesquels il s'est passé quelque chose et qui cachent une ville tout à fait moderne, où l'électricité, l'eau, les installations contemporaines ont mis un confortable quelque peu surprenant dans un pareil endroit. Que d'individus, entrant à la Santé, murmureront, les yeux écarquillés devant ces jardins spacieux et clairs, ces chambres propres, blanches, et où l'électricité apparait d'un tour de bouton:

—Certes, jamais je ne fus aussi bien logé!

La Santé comprend 1,080 cellules, vastes et bien aérées, éclairées sur les jardins par une fenêtre grillée, mais largement ouverte, et donnant sur un long couloir de garde. L'ameublement se compose d'un lit en fer, fixé au mur, d'une chaise, d'une tablette en bois que domine une lampe électrique, d'un appareil de toilette complet avec lavabo, robinet d'eau de Seine et robinet d'eau de source; le système du tout à l'égout assure une propreté parfaite à ces cellules, et l'hygiène y sera strictement surveillée par un personnel médical nombreux. Enfin un bouton électrique est posé près du lit, et, sur un signe de l'habitant, un gardien accourt.... N'est-ce pas la cellule idéale, enviée du sage et du philosophe?

Les préaux sont spacieux et très claire; les prisonniers peuvent y circuler seuls, une heure par jour; des bancs les incitent à la rêverie, et la causette à deux sur les aventures passées, les misères présentes, les espoirs futurs, n'y est point interdite à ceux qui jouiront des instants de récréstion par petits groupes. On nouera quelquefois, à la Santé, entre escrocs et cambrioleurs, d'intéressantes relations.

Mais le luxe véritable apparait dans le quartier des «politiques». Victor Hugo a raconté quel effroi jetaient en son âme d'enfant certaines promenades au Jardin des Plantes, alors qu'on le menait là-bas considérer les bêtes, et qu'il découvrait plus loin le sombre bâtiment que, baïonnette au canon, gardait un petit soldat.... Fini bientôt, le vieux pénitencier de la rue de la Clef! Un local superbe va remplacer les cellules modestes de Sainte-Pélagie.

Six chambres sont réservées aux détenus politiques, à la Santé. Il y aura la chambre rouge, la chambre verte, la chambre bleue, la chambre jaune, selon les tentures qui garnissent ce lieu charmant de punition. Lit moelleux, table de travail en chêne, deux lampes électriques avec abatjour en soie verte, cheminée avec glace et draperies, bref un confortable inespéré. Ce sera ravissant et d'un goût parfait. Un salon de lecture, avec journaux et livres, sert de pièce commune aux prisonniers qui restent libres d'écrire, fumer, se distraire à leur fantaisie, libres, même, d'attaquer entre eux le régime politique dont ils sont les victimes; mais, si joliment installés, l'oseront-ils encore?

Enfin, pour eux est réservé un petit jardin que des arcs électriques éclaireront jusqu'à minuit, et une salle d'hydrothérapie très perfectionnée doit fournir à discrétion bains et douches N'est-ce pas un rêve, tout cela?

L'administration pénitentiaire fut, véritablement, d'un tact extrême: vous en conviendrez certainement lorsque vous saurez qu'elle a fait peindre en «vert» ses portes et ses grillages. Aussi l'inscription lamentable du Dante ne saurait-elle ici trouver place, et j'imagine sans doute qu'on a voulu plutôt rappeler aux habitants de cette maison close qu'il est toujours doux d'espérer.—R.-A.

LE LIEGE D'ALGÉRIE.

Pendant les trois premiers mois de l'année 1898, l'Algérie a importé en France 11,119 quintaux métriques de liège; pendant la même période de l'année précédente, les importations de liège en France s'etaient élevées à 14,549 quintaux; soit une différence de 3,430 quintaux en faveur de l'année 1897.

Il importe de faire observer que les achats de l'étranger ont suivi une progression croissante. L'Allemagne notamment, s'efforce de monopoliser l'industrie du liège. Elle achète en Algérie des lots considérables des meilleurs produits, les façonne et les vend sous la dénomination de "lièges allemands". Les qualités inférieures sont vendues, parait-il, comme "lièges d'Algérie!"

MADAGASCAR.

Le comité de Madagascar vient de prendre une initiative qu'on aurait volontiers attendue du gouvernement et qui n'en est que plus méritoire puisqu'elle vient de particuliers. Nul doute, du reste, que le gouvernement ne l'encourage. Il s'agit de la publication, avec traduction, quand il y aura lieu, de tous les textes géographiques et historiques connus sur Madagascar. Ils formeront quatre gros volumes. Des relations françaises inédites, des relations arabes, portugaises, hollandaises et anglaises aujourd'hui peu ou point accessibles seront ainsi mises à la disposition du public.

Il n'est pas inutile de faire ressortir le haut intérêt de cette entreprise. L'ignorance est la grande source de l'erreur. On tâtonne, on se trompe parce qu'on ne sait pas. Et où a-t-on plus de chance de se tromper que dans un pays neuf où l'on débarque et dont on a tout à apprendre? Il est donc de première nécessité de rassembler les notions éparses recueillies par les historiens et les voyageurs. Croira-t-on que de vieux récits ne peuvent pas fournir d'indications pratiques et n'intéressent que les savants? Il n'y aurait pas de plus grande erreur. Parce qu'un pays a été, on peut préeumer ce qu'il pourra être et le passé éclaire l'avenir, quelquefois de la façon la plus utile. En veut-on un exemple? Le centre de la Tunisie a aujourd'hui l'aspect d'un désert, bien qu'il soit couvert de ruines de villes et de villages. Comment une population nombreuse vivait-elle dans une région en apparence si stérile? Ce sont les textes latins et arabes rapprochés qui ont livré le secret de l'énigme. Ces sables conviennent très bien à la culture de l'olivier. Le centre de la Tunisie était autrefois une immense forêt, et instruit par l'antiquité on a pu en entreprendre la replantation à coup sûr. En veut-on des exemples pris à Madagascar même? Il ressort des récits de Mayeur, l'interprète de Benyowski au commencement du dix-huitième siècle, que l'intérieur de l'île était déjà sans arbre comme aujourd'hui et qu'il y avait alors de grandes cultures de la soie dans des régions où elle a disparu depuis. De là une double conclusion pratique, c'est que le reboisement de l'Imérina est une affaire qui a contre elle la nature, si l'Imérina n'a jamais été boisé et que les cultures de soie indigène pourront être reprises en beaucoup d'endroits quand on le voudra. Ces exemples suffisent à montrer l'intérêt imprévu que peuvent prendre ces vieux textes. Quand nous aurons dit que M. Grandidier, l'éminent membre de l'Institut, s'est chargé d'en surveiller la publication, on saura avec soin elle sera faite.

Mais les quatre volumes coûteront cent francs. Et le comité ne pourra commencer son œuvre que quand il aura réuni un nombre suffisant de souscriptions pour en assurer les frais. C'est pourquoi nous la signalons à tous ceux qui s'intéressent aux études coloniales en général et à Madagascar en particulier.

Le Tsar à Paris en 1900.

Un journal de St-Pétersbourg affirme que le Tsar a déclaré son intention de faire, pendant l'Exposition universelle, un long séjour à Paris. Un envoyé spécial aurait déjà été chargé de trouver un palais commode pour les augustes visiteurs impériaux. Plusieurs leur ont été offerts, mais aucun jusqu'à présent n'a paru leur convenir.

Il ne serait pas impossible, dit la chronique, que Nicolas II, qui pense venir quelquefois à Paris, se fit construire une demeure particulière. Des admirateurs enthousiastes lui ont déjà, parait-il, offert de superbes installations, mais le Tsar aurait manifesté le désir d'être tout à fait chez lui.

CHOSES ET AUTRES.

Le prince de Montenegro, auquel le tsar a fait don récemment d'une grande quantité de fusils et de cartouches, vient de recevoir du gouvernement russe, par l'entremise de la Croix-Rouge, tout un service de santé pour l'armée: tentes, lits, brancarts, instruments chirurgicaux, objets pour pansements, etc.

L'adjudant du prince, le colonel Gjurkovitch, se trouve en ce moment à Saint-Pétersbourg, pour prendre livraison de ces cadeaux—des cadeaux utiles s'il en fût!

Rappelons que le cinquantenaire de la mort de Chateaubriand sera célébré à Saint-Malo par des fêtes qui dureront deux jours, les dimanche 7 et lundi 8 août prochain. Après un service à l'église cathédrale et une visite au tombeau, une conférence sera faite à l'hôtel de ville par M. Brunetière, de l'Académie française. Le lundi après midi, aura lieu une visite au château de Combourg.

Les lignes suivantes du «Moniteur» du 26 thermidor, an XI (14 août 1803), nous ont paru curieuses au moment où les navires de guerre géants, derniers mots du progrès, occupent là-bas l'attention du monde entier:

«Le 21 thermidor, on a fait l'épreuve d'une invention nouvelle, qui intéresse le commerce et la navigation intérieure de la France. Depuis deux ou trois mois, l'on voyait au pied de la pompe à feu de Chaillot, un bateau d'une apparence bizarre, puisqu'il était armé de deux grandes roues posées sur un essieu comme pour un chariot et que derrière ces roues était un grand poêle avec un tuyau, que l'on disait être une espèce de petite pompe à feu destinée à faire mouvoir les roues et le bateau. Des malveillants avaient, il y a quelques semaines, fait couler bas cette construction: l'auteur ayant réparé le dommage, obtint hier la plus flatteuse récompense de ses soins et de son talent.

«En suivant le long du quai, sa vitesse contre le courant de la Seine nous parut égale à celle d'un «piéton pressé»; en descendant, elle fut plus considérable. L'on nomme pour son auteur M. Fulton, Américain, déjà célèbre dans les sciences mécaniques; il a pour but d'aller établir cette invention dans sa patrie, sur les rivières le Mississipi et l'Ohio.»

«Un piéton pressé»!... L'art des constructions maritimes a marché depuis, au propre et au figuré.

L'Association des femmes norvégiennes a donné dernièrement à Christiania un grand banquet en l'honneur d'Ibsen, qui a été proclamé «poète champion de la cause féministe».

Au dessert, Ibsen a prononcé une allocution pour mettre une sourdine discrète aux espérances que les féministes fondent sur lui. Les paroles d'Ibsen sont aussi d'un intérêt plus général et jettent quelque lumière sur ses inventions d'auteur dramatique. Il s'est exprimé en ces termes:

«Rien de ce que j'ai écrit n'a été inspiré par une tendance préconçue.

«Je suis beaucoup plus poète et beaucoup moins philosophe qu'on ne le croit généralement et c'est pourquoi, tout en vous remerciant du toast qui m'a été porté, je dois décliner l'honneur d'avoir consciemment lutté pour la cause féministe. En ce moment même, mon esprit ne perçoit pas clairement la cause féministe comme une cause existant en soi. Pour moi, je ne connais qu'une cause, c'est la cause de l'humanité et ceux qui lisent mes œuvres avec attention peuvent le constater.

«Mon but a été de dépeindre l'humanité. Si j'ai touché au but, mes lecteurs doivent trouver dans mes œuvres leurs impressions et leurs propres idées. Le peuple attribue au poète des idées et des opinions qu'il n'a pas. Ce ne sont pas seulement les auteurs qui sont poètes, les lecteurs le sont aussi. Je dirai même que le lecteur est souvent plus poétique que le poète lui-même. Elever le niveau intellectuel du pays m'a toujours paru la plus noble des tâches. C'est aux mères qu'il appartient d'éveiller le sentiment de culture et de discipline morale. C'est ce qu'il faut éveiller chez l'individu avant de donner au peuple une situation plus élevée.

«Les femmes doivent résoudre le problème humain; mais c'est comme mères, et comme mères seulement, qu'elles pourront accomplir cette œuvre.»

UNE LETTRE INEDITE —DE— SAINTE-BEUVE.

Cette lettre inédite de Sainte-Beuve a été adressée à M. Emile Egger, qui avait écrit au critique des «Lundis» au sujet d'un article de Sainte-Beuve sur Napoléon, écrivain militaire, mis en parallèle avec Xénophon et César.

«Son style militaire», avait dit Sainte-Beuve en parlant de Napoléon, «offre un digne pendant aux styles les plus parfaits de l'antiquité en ce genre, à Xénophon et à César. Mais chez ces deux capitaines si polis, la ligne du récit est plus fine, ou, du moins, plus légère, plus élégante. Napoléon est plus brusque, je dirais plus sec, si, de temps en temps, les grands traits de son imagination ne faisaient clarté. Il a reçu, on le sent, une éducation moins attique, et il sait plus d'algèbre que ces deux illustres anciens. Sa brièveté a un cachet de positif. En général, la volonté se marque dans son style.»

M. Emile Egger ayant présenté certaines observations à Sainte-Beuve au sujet de ce passage, celui-ci lui écrivit cette lettre, restée inédite:

Ce 25 décembre 1849.

Monsieur,

Je suis bien sensible à votre flatteuse attention, et je vous en aurais déjà remercié, si je n'étais plus occupé que je ne puis dire.—Vous avez bien deviné en pensant que je n'avais voulu que toucher les différences qui séparent Napoléon, écrivain, des Anciens que vous connaissez si bien. Ceux mêmes qui n'ont fait que les entrevoir ne peuvent méconnaitre ces différences. Pour Xénophon, en parlant de son atticisme, je n'ai nullement entendu exclure par ce mot la simplicité, la familiarité et au besoin même la crudité de l'expression. Mais l'atticisme de diction, selon moi, réside plutôt dans le tour, dans la manière de dire, dans une certaine façon à la fois négligente, aisée et choisie. Xénophon si simple est tout plein de ces petits mots qui donnent à la pensée toutes ses nuances, et au fait toutes ses circonstances. Napoléon est plus positif, et si brusque, qu'il a même supprimé, pour ainsi dire, la conjonction «et».

Vous n'êtes pas trop «petit», Monsieur, pour venir dans ces essais d'analyses; vous n'êtes que trop fort et trop savant: là est pour vous la difficulté. Je ne choisis point absolument mes sujets; je les concerte avec la Direction du «Constitutionnel», je propose, j'insiste, j'ajourne, j'obéis enfin aux conditions nouvelles du mode de publication que j'ai accepté et où j'ai à vaincre des difficultés d'un nouveau genre. J'ai donc besoin de votre indulgence, non seulement pour ce que je dis, mais aussi pour ce que je diffère et que j'ajourne.

Agréez, je vous prie, l'expression de mes sentiments les plus distingués et les plus obligés.

SAINTE-BEUVE.

AMUSEMENTS.

Parc Athlétique.

La soirée de 4 juillet a eu un succès fou, au Parc Athlétique. Mlle Clara Lardinois s'y est fait entendre. Avec les sœurs clarisse, elle attirera toujours la foule au Parc.

Très bien composé, le programme d'hier soir, et surtout très habilement varié. Aussi, succès complet.

West End.

La marche de Souza, "El Capitan", fait toujours un grand effet, quand elle est exécutée, comme hier soir, par l'orchestre Bellstedt. Miss Bonehill n'est plus sur l'affiche; mais elle est très agréablement remplacée par Florric West, qui vient de faire la conquête des habitués du West End.

L'ABEILLE —DE LA— NOUVELLE-ORLEANS

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris:

$12....Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris:

$15.15..Un an | $7.55..6 mois | $3.90..3 m

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris:

$3.00..Un an | $1,50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger:

$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont leur droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

MOTS POUR RIRE

Un jeune auteur dramatique raconte une de ses nombreuses mésaventures.

Un directeur de théâtre lui avait conseillé de confier ses trois actes à G...., l'auteur arrivé, qui les parsèmerait de traits mordants:

—G.... est venu me voir, poursuit-il avec amertume; il a lu ma pièce, l'a emportée et je ne l'ai plus revue. Une autre fois, je me méfierai de ses mots.... à l'emporte-piece!

Chabichou, qui dépense tout son argent dans les cabarets, se décide tout de même à faire un cadeau à sa femme pour sa fête.

—Que veux-tu que je te donne? lui dit-il.

—Je ne sais pas, mon ami.

—Eh bien! je te donne un an pour réfléchir.

—Tout d'abord, permettez-moi une question.

—Je suis prêt à répondre à toutes celles qu'il vous plaira de m'adresser.

—Avant de faire cette démarche auprès de moi, vous avez réfléchi, interrogé votre cœur?

—Certainement.

—Monsieur Barruett, aimez-vous Mlle Merson autant qu'elle a le droit d'être aimée?

—Je l'aime autant qu'il est possible à un homme d'aimer, je l'aime à en mourir, madame la baronne, et si le malheur voulait que je fusse repoussé, je serais désespéré.

—C'est bien; oui, vous aimez Valentine comme elle veut être aimée; cela plaidera éloquemment votre cause et aura grande influence sur la décision que prendra Mlle Merson. L'amour sollicite et attire l'amour.

—Ainsi, madame la baronne, vous êtes pour moi?

—Vous le voyez bien.

—Ah! si grâce à votre précieux concours j'ai le suprême bonheur auquel j'aspire, je ne saurai comment vous prouver ma reconnaissance.

—Ne parlez pas encore de votre reconnaissance, cher monsieur Barnett; je vous suis acquise mais il faut savoir ce que dira Valentine.

—Je tremble, madame la baronne.

—Dame, je le comprends; on ne sait jamais ce qu'il y a au fond du cœur d'une jeune fille; dans tous les cas, et autant qu'il me sera possible, j'agirai en faveur de votre projet.

—Voilà une bonne parole d'espérance.

—Je ne peux pas vous dire plus, quant à présent.

Après un silence, Mme de Gassie reprit:

—Autre chose maintenant, monsieurr Baruett. Vous savez que Mlle Merson est orpheline et sans famille?

—Oui, je le sais.

—Savez-vous aussi qu'elle est absolument sans fortune?

—Oui, madame la baronne. Si j'ai été exactement renseigné au sujet de Mlle Merson, je n'ignore rien de son passé, Elle a eu le malheur de perdre sa mère de bonne heure: sans être riche, son père avait une honnête aisance; M. Merson aimait sa fille; il la plaça dans un pensionnat de demoiselles, où elle reçut une instruction sérieuse, une excellente éducation. Alors, tout semblait souri.e à la jeune pensionnaire. Malheureusement, M. Merson se laissa entraîner dans de manvaises spéculations, se trouva complétement ruiné et mourut peu de temps après de chagrin, de déespoir, m'a-t-il été dit.

—C'est exact, monsieur Barruett.

—Force fut à Mlle Merson, qui avait alors près de seize ans, de quitter le pensionnat. Ne possédant plus que les tristes épaves de la petite fortune que son père avait perdue, son avenir était fatalement compromis. Elle allait se trouver sans aucune ressource et ne voyait qu'un moyen de se soustraire à la misère, celui de se faire religieuse, lorsque, instruite de la situation douloureuse dans laquelle se trouvait l'intéressante orpheline, Mme la baronne de Gassie lui a généreusement et maternellement tendu la main.

—Mon Dieu, monsieur Barruett, répondit la jeune femme avec une feinte modestie, j'ai été profondément touchée du malheur qui frappait la pauvre enfant, et ce que j'ai pu faire pour elle, tout autre l'aurait fait à ma place.

—Madame la baronne, permettez-moi de ne pas être complètement de votre avis; une autre sans doute, se serait apitoyée sur le sort de l'orpheline et c'eût été tout. Vous madame, ne consultant que votre cœur, vous avez donné asile dans votre maison à l'enfant malheureux; vous vous êtes efforcée de lui faire oublier son infortune; vous avez réparé envers elle, autant que vous le pouviez, les injustices du sort; vous en avez fait votre amie, vous l'avez aimée comme une sœur cadette.

—J'étais aussi seule au monde, cher monsieur Barruett. Valentine est devenue ma compagne; je ne me suis plus trouvée aussi isolée, je n'ai plus eu à souffrir de la solitude. Ce que j'ai eu le bonheur de faire pour Mlle Mersen, elle me l'a rendu en affection.

—Oui, oui, elle vous aime bien.

—Vous pouvez dire que nous nous aimons beaucoup.

—Si je n'en étais pas convaincu, madame la baroune, je ne serais pas venu vous parler de mon amour et, plein de confiance, vous faire connaître mes projets. Vous le comprenez, je veux m'associer à votre œuvre.

—Comment entendez-vous cela?

—Autant que vous le pouviez, vous avez réparé envers Mlle Merson les injustices du sort; mais il y a encore à faire: il s'agit, maintenant, d'assurer l'avenir de votre protégée, de lui donner tout le bonheur qu'elle mérite. Eh bien, madame la baronne, je n'hésite pas à dire que si j'épouse Mlle Merson je la rendrai heureuse parmi les plus heureuses.

—Je le crois mon cher monsieur.

—Mlle Merson est pauvre, mais qu'est-ce que cela peut me faire? J'ai une assez belle fortune pour n'avoir pas à rechercher une dot. Quand je dis que je veux m'associer à votre œuvre, j'entends que Mlle Merson aura par moi la fortune que son père ne lui a pas laissée.

—Elle est pauvre et vous êtes riche: vous réparez en effet, en l'épousant, ce que vous appelez les injustices du sort; mais j'ai une crainte.

—Laquelle, madame la baronne?

—Je crains que Valentine ne soit effrayée de votre grande fortune.

—Oh!

—Comprenez-moi bien, cher monsieur Baruett, aussi bien qu'un homme, une jeune fille a des susceptibilités, les délicatesses de l'âme: elle ne voudrait pas qu'on pût dire dans le monde, dans l'entourage de celui qu'elle épouse, que, séduite par un éblouissant mirage, elle n'a vu en lui que sa grande fortune.

—Pas plus que Mlle Merson, je ne voudrais qu'on put dire cela ou seulement le penser. Mais en Amérique, où j'emmènerais ma femme aussitôt après nôtre mariage, on n'a point la même manière de voir et de juger les choses qu'en France. Du reste, il est dans mes intentions de reconnaître par contrat que Mlle Valentine Merson fait apport d'une dot d'un million.

—Un million! s'exclama la baronne.

—Oui, madame, un million, qui, converti en titres de rentes sur l'Etat français, sera déposé à la Banque de France au nom de Mlle Mersen.

—Tout à l'heure, cher monsieur Barruett, vous parliez de ma générosité; ah! elle ne saurait être comparée à la vôtre.

—Je ne le vois pas ainsi, madame la baronne, car le mérite d'une action généreuse est bien dans ce que vous avez fait pour Mlle Mersen. Qu'est-ce pour moi de donner un million à celle qui doit devenir ma femme? Rien.

—Voilà bien le langage d'un archimillionnaire.

L'Américain eut un doux sourire.

—Je n'ai pas seulement parlé de votre générosité, madame la baronne, reprit-il, mais aussi de la reconnaissance que je vous dois.

—Pourquoi revenir sur ce sujet? attendez au moins que j'aie plaidé votre cause.

—Puisque je vous fais connaitre mes intentions concernant Mlle Merson, pourquoi ne vous dirais-je pas, dès maintenant, ce que je me propose da faire pour vous remercier de vos bons offices.

—Mais....

—A ma reconnaissance, madame la baronne, il faudra ajouter celle de votre amie. Depuis plus de trois années qu'elle vit avec vous, elle vous a obligée à un surcroit de dépenses dont il est de toute justice que vous soyez indemnisée. Ni ma femme ni moi ne pourrions admettre qu'il en fût autrement. Toujours dans le cas où ma demande en mariage serait accueillie, j'ai pensé à vous faire un cadeau digne de vous, de ma femme et de moi...

M. Barruett s'arrêta, voyant un mouvement que fit Mme de Gassie.

—Continuez, monsieur Barruett, dit elle, je vous écoute.

—Oui, ma première pensée a été de vous faire un cadeau.

—Ah! ce fut votre première pensée?

—Puis en réfléchissant je me suis dit que je me trouverais fort embarrassé; en effet, quoi vous offrir?

—Pour faire un cadeau à une jeune femme, un homme est toujours embarrassé.

—Surtout un homme d'Amérique.

—Qui veut faire plaisir à une Française, ajouta Mme de Gassie.

—Alors il m'est venu une autre idée.

—Et cette idée vous sort d'embarras? fit la baronne, ébauchant un sourire.

(*A continuer*)

Mrs. Winslow's Soothing Syrup

Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEETHING, with PERFECT SUCCESS It SOOTHES the CHILD, SOFTENS the GUMS ALLAYS all PAIN; CURES WIND COLIC, and is the best remedy for DIARRHŒA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for "Mrs. Winslow's Soothing Syrup," and take no other kind. Twenty-five cents a bottle.